

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 41

Artikel: Sur le marché
Autor: G.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217514>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

espère ainsi ramener le bâtiment à flottaïson. » Il faut prendre patience, car la résistance est forte.

Entre temps, les mauvaises langues éprouvent de besoin de s'agiter et de faire circuler un bruit dont l'équipage et le capitaine Hoffmann font les frais. Ils sont dénoncés. Pourquoi ? « L'Hirondelle », se trouvant vis-à-vis de l'embouchure du Rhône sur le parage appelé la Bataillère, dans le moment où une embarcation montée par six hommes de la Tour-de-Peilz chavirait, ce bateau, après s'être arrêté, avait continué sa marche sans secourir les naufragés. » Le dénonciateur s'excusa, mettant sur le compte d'une surexcitation l'histoire déplaisante qu'il avait inventée. Le capitaine Hoffmann — et cela n'étonnera pas ceux qui se souviennent encore de lui, de son noble caractère, la rectitude même — renonça à poursuivre son calomniateur, se contentant d'une rétractation publique.

Mais que devenait, sur ces entrefaites, la malheureuse *Hirondelle* ? Au milieu de juillet, on était sur le point de la ramener sur l'eau, au prix de mille efforts, lorsqu'un orage éclata. Trente hommes avaient déjà pu monter à bord. Ils ne réussirent cependant pas à défendre le vapeur contre les éléments déchaînés ; les amarres se rompirent et, comme le rocher de Sisyphe, qui retombait toujours, le navire se replongeait dans l'eau. On s'obstina encore pendant quelques jours à garder l'espoir que tout n'était pas perdu, mais le 2 août, l'*Hirondelle* disparut définitivement et pour jamais sous les flots, à quelques mètres d'une rive charmante où, par contraste, la profondeur de l'eau est redoutable.

Disons en terminant que la cause de l'accident qui priva le lac Léman d'un de ses gracieux bateaux fut, paraît-il, la fausse manœuvre d'un timonier inexpérimenté, qui remplaçait le titulaire, bien connu à Ouchy sous le nom de Zi.

L. Mogeon.

A l'école.

Le régent. — Jules, dites-moi ce que c'est que la mémoire.

Jules. — C'est avec quoi c'est qu'on oublie, M'sieu.

C'est un as. — Ah ! madame, quel plaisir j'ai eu à entendre M. votre neveu au concert de dimanche ! quel coup d'archet !

— Je crois bien, il a été deux ans à « l'Observatoire » de Genève.

— Eh bien, je m'en doutais.

THÉ DANSANT

LE portier de l'hôtel, figé au seuil de l'ascenseur, dans son habit vert de tenue académique, m'a reçu très flegmatiquement. Peut-être a-t-il deviné, avec cette intuition propre aux régisseurs de la « Comédie Humaine » que je ne dansais pas ; d'un geste sèchement esquissé, il m'indiqua... l'escalier.

Un hôtel a toujours eu pour moi quelque chose d'énigmatique, d'imposant et d'artificiel à la fois. Je suis loin d'y être comme chez moi ; tout m'est occasion d'une maladresse ; une odeur de parfum asiatique y flotte en permanence et les tapis bien faits pour étouffer le bruit de mes pas, y sont inquiétants et m'intimident ; de ne plus m'entendre marcher, je suis saisi d'angoisse, l'angoisse soudaine de mon inexistence : *to be or not to be*.

Rien n'est plus désagréable au moment précis où l'on s'apprête à faire bonne figure dans un monde inconnu.

Déjà mes oreilles percevaient, lointaine, la langoureuse et grisante musique des dancings rooms. Enfin j'allais voir danser ; je n'étais pas très rassuré à parler franc, bien qu'on m'eût dit que le siècle était aux danses modernes d'élégante renommée. Thé dansant : Il y a tant de manière de prendre le thé ; autant celle-là qu'une autre, me disais-je, et où il y a de la joie... D'ailleurs, l'affiche portait : « rendez-vous distingué pour familles ! »

Au fumoir personne ; aucun flirt, même aux tables excellentement dissimulées et favorables aux parlottes intimes.

Un silence élyséen à gauche, à droite, au fond. Seul l'orchestre se mit à ronronner d'étranges mélodies et les couples, froidement enlacés, s'appli-

quaient à donner à leur corps assouplis le rythme créé par M. Poniatowski, d'universel renom : absorbante besogne en vérité !

Et tandis que cette jeunesse neurasthénique « s'évertuait » (?) ainsi en des danses navrantes et funambulesques, le souvenir d'une fête au village se précisa, tenace, obsédante, exubérante, et de la joie saine plein les yeux, cette jeunesse villageoise dansait, riait aux sons d'une ritournelle bruyante, éclatante dans ses cuivres et apaisante dans les trémolos de ses flûtes ; grosse caisse sempiternelle, mais révélatrice de vie fraîche et joyeuse.

Ce soir là, Jean-François Braillard, la terreur des belles, avait volé, dans l'allée qui mène au « Champ des cerisiers », deux vastes baisers sonores sur la nuque de la grande Marie qui... les lui avait rendus.

Deux mois après ils fêtaient leurs accordsailles.

Voluptueuse et malsaine, la musique du dancing venait de cesser, et les couples inertes, séparés brutalement par un nouveau silence, avaient repris chacun leur solitude au point où ils en étaient restés.

R. Ms

SUR LE MARCHÉ

UN coup d'œil. Sous le soleil d'été, la place, très vaste, s'anime. Des peupliers l'encadrent, au pied desquels quelques vendeurs ont déposé des corbeilles de fruits secs — séchons — poires, pommes et prunes. Ce sont des marchands occasionnels, qui font négoce de leur superflu. Prenons à gauche. Une odeur un peu âcre de viande fumée éveille le flair des gourmets. Voici la rangée des bancs où se débite la charcuterie vaudoise, le bon « salé de campagne ». Ah ! que sont appétissantes ces boucles de saucisses, au foie ou aux choux, bronzées et luisantes, suspendues en guirlandes au-dessus du marchand ! Et que ce jambon qu'il découpe, tranche à tranche, avec la gravité du sacrificateur accomplissant un rite, que ce jambon à la chair rosée est tentant ! Rabelais eût trouvé de bonnes paroles à lui dire, et Brillat-Savarin l'eût arrosé de vieux madère. A ses côtés, la saucisse à rôti, comme un serpent, s'enroule en spirale, et le boudin l'imité. Les « atriaux », veinés de blanc, coiffés de vert, font risette aux pieds de porc. Les saucissons fréolent le porc fumé.

Et, devant cet étalage de succulentes choses, les bonnes dames hésitent, tâtonnent, discutent ; les cuisinières froncent le sourcil d'un air important ; les gamins tirent la langue ; les sans-le-sou serrent leur ceinture.

Pénétrante, audacieuse, indiscreète, la symphonie des fromages est toute voisine. Les Gruyère, les Emmenthal, les « tommes », les « schapsiger », les « sères » répandent autour d'eux un arôme persistant, que hument les amateurs. Les uns s'arrêtent devant les meules entamées, et le marchand les accueille, sa ride en main, prêt à extraire de la pièce choisie un échantillon persuasif.

* * *

Verbeux, hâbleurs, débrouillards, les camelots forains vantent leurs marchandises. Ils sont cinq ou six qui font du bruit comme quinze et effarouchent un peu les vieilles montagnardes que ces « boniments » ne parviennent à convaincre qu'à grand-peine. Mais la concurrence émoustille ces messieurs. Et ils s'en donnent.

Encore qu'elles se méfient, les ménagères stationnent, se baissent, examinent, tâtent, scrutent et se laissent tenter. Chaussures, tissus, bijouterie, quincaillerie, soldes variés, fonds de boutiques... Il y a là tout un assortiment de rossignols invendables au chef-lieu, mais qui trouveront peut-être amateurs sur le marché d'une petite ville. Les bons gens, ici, ont peu de termes de comparaison. Et puis, sur quelques-uns, le clinquant produit encore son effet, le soi-disant article de Paris raccroche, au passage, un gogo d'humeur affable... Et les ménagères, elles mêmes — encore qu'économes et peut-être « regardantes » — se laissent prendre au bon petit truc de « l'occasion exceptionnelle ».

* * *

Des chars remplis de pommes de terre ou de choux s'alignent, à l'ombre des peupliers. Et, tout

autour, les bonnes dames affairées marchant. Il y a là quelque bruit. Non pas assourdissant, mais une harmonie amusante, comme la rumeur de quelque volière en émeute. Et des exclamations brochant sur le tout :

— Eh ! c'est vous !

— Quel hasard !

— On ne vous voit plus.

— Pensez donc que mon mari...

— Et les enfants vont bien ?

— Les œufs sont-ils chers ?

— Eh ! bien, voyez-vous, moi, quand la lune croît...

— Combien les choux ?

— Ne me parlez pas des domestiques, c'est une plaie.

— A qui le dites-vous ?

Ainsi des phrases se croisent, sans suite, dont le passant recueille la drôlerie en une macédoine incompréhensible. Ces dames, d'ailleurs, se préoccupent peu de l'effet produit sur le prochain par leur caquet. Elles stationnent sur la place, sur la rue qui longe le marché, devant les étalages, partout, sans gêne et sans discrétion. En ce jour, la petite ville leur appartient. Elles le savent. Que si le panier de l'une d'elles caresse trop rudement vos côtes, ne vous plaignez pas. Le règne des paniers à provisions et des filets à légumes est éphémère, mais tyrannique. Subissez en silence son despotisme bousculant et suivez votre chemin avec prudente lenteur. Evitez les corbeilles mal alignées. Il y aurait danger à mettre les pieds dans les épinards. Insinuez-vous entre les acheteuses et, ce faisant, avec précaution, vous vous en tirerez, que bien, que mal.

* * *

Plus loin, là-bas, au pied de ce mur vétuste qui surplombe un beau « parchet » de vigne, les mulets, les chevaux, attachés à une barrière de bois, grignotent leur maigre provende en attendant le retour au logis. Aimez-vous le mulet, ce joli mulet valaisan qui fait sonner sous le sabot le granit des rochers et le cailloutis des routes ? D'aucuns le jugent mal. On lui attribue, parfois, une mentalité désolante. On le dit mou, lent, difficile, paresseux, que sais-je ? Ah ! les vilaines calomnies. Le mulet est l'auxiliaire indispensable du montagnard. Regardez-le dans son milieu, sur les chemins alpestres. Il est gai, alerte, amical. Il sait s'équilibrer comme un Knie. Il grimpe comme un chat. Il varappe comme un clubiste. Et, avec cela, d'une sobriété plus que spartiate. Demandez à nos pioupiou !

Mais, les mulets m'éloignent du marché. Ici, ils ne gambadent ni ne grimpent. Unissant la patience à une saine philosophie, ils considèrent d'un œil blasé le mouvement des hommes, ces maîtres agiles que leur donna la Providence. Parfois, ils manifestent leur opinion par une ruade, tandis que l'âne voisin braie violemment. Et il arrive aussi que quelque bœuf interrompe sa ruminée pour confirmer, en beuglant, l'avis de ses camarades.

Autant, d'ailleurs, en emporté la bise. Sur ce marché, comme partout en ce monde, la parole est aux bipèdes, qui en usent, en mésusent et n'abusent. Les bœufs, les chevaux et les ânes n'ont pas même voix consultative.

C'est peut-être regrettable.

* * *

Midi. Le marché tire sur sa fin. Les camelots, après avoir tenté un dernier effort et lancé une dernière clameur, plient bagage à la hâte. L'un d'eux, qui a déjà « réduit tout son butin » — comme dit l'agent de police — compte sa recette sur le couvercle d'une caisse, tandis que sa femme casse la croûte silencieusement. Peu à peu la place se dépeuple. Les mulets partent les uns après les autres, sous une charge légère, tandis que derrière eux, montagnards et montagnardes emboîtent le pas, les uns fumant, les autres tricotant. Le balayeur de ville nettoie le terrain. Des gosses fureteurs cherchent, çà et là, une aubaine quelconque — un sou perdu, une pomme, une poire. A la pinte voisine, les affaires vont bon train. Les demi-litres se succèdent sur les tables humides et poisseuses. Tout le monde parle à la fois. Des vieux mangent un peu

de pain et de « tomme » lentement. Ils ont sorti de leur « bissac » le pain sec et la tomme maigre, et ils arrosent cette maigre pitance d'un verre de nouveau, savouré à parcimonieuses gorgées. Des femmes entrent avec des paquets. Elles sont allées chez l'épicier, chez le boucher, peut-être chez le pharmacien. Elles enfouissent leurs achats dans leurs hottes et attendent, sans trop gémir, que les hommes soient prêts au départ.

Le marché est décidément fini. G. H.



LA DERNIÈRE PARTIE DE LOTO

(Suite et fin.)

Depuis longtemps il convoitait un certain morceau de pré qui touchait à son propre domaine, et semblait avoir été placé là tout exprès pour l'arrondir. Sans contredit le plus beau de la commune; du village il descendait en plis onduleux avec ses bouquets de saules jusqu'à la rivière. L'herbe, qui ne le savait? y poussait plus haute et plus drue qu'ailleurs. En donnait-il du mal à faucher dans les bonnes années! Mais aussi quelle gloire de compter tous les chars de foin qui pouvaient en sortir!

Ce pré était son ambition. A force d'y penser, peu s'en fallait qu'il ne le regardât comme sien. Il en rêvait la nuit comme il en rêvait le jour, et spéculant d'avance sur l'époque probable où il en serait le possesseur, il entretenait sa femme et ses enfants des améliorations qu'il comptait y apporter, de même qu'il lui échappa plus d'une fois de dire:

— Quand le pré du château sera à nous... la première chose à faire, sera d'y charrier les pierres pour la maison...

Car on ne le prenait jamais au dépourvu. La maison qu'il méditait de bâtir, était celle qu'il destinait à Gabriel, l'aîné de ses fils, robuste garçon en âge de s'établir.

Malheureusement, à la réalisation de son rêve, il ne manquait qu'une chose, très simple, selon qu'on la considère: le consentement du vendeur. Et si M. le syndic, en matière de finance, était comme on dit, dur à la détente, — Mme de Dex, en fine mouche qu'elle était, n'était pas moins opiniâtre, et entendait vendre son pré à gros bénéfice.

Question toujours pendante. Entre ces deux assauts de finesse, depuis des années l'affaire en était là.

Ceci explique pourquoi le gros Jean-François était si pressé au château. Il se voulait garder des intelligences dans la place pour être le premier à profiter du moment qui ne pouvait manquer d'arriver tôt ou tard, où Mme de Dex se verrait forcée de vendre son pré.

Tout en maugréant contre elle, il s'efforçait de patienter, et faisait son loto.

Un hiver que la terrible vieille, tourmentée de soucis d'argent, se montrait tout à la fois plus irritée et plus accablée, il lui parla du Grand Pré. De concession en concession on en vint, — « à ne plus se tenir », — selon l'expression villageoise, qu'à la différence de 500 francs.

Le syndic jubilait. Il se voyait déjà maître du terrain, et se promettait bien que la St-Sylvestre verrait sa dernière bataille.

Car on était arrivé au dernier jour de l'année, et par une ancienne habitude, autant que pour complaire à la châtelaine, il venait toujours ce soir-là partager son souper. De son côté, connaissant les goûts de son hôte, après le repas Mme de Dex ne manquait jamais de faire apporter une bouteille de « 34 » que M. le syndic acceptait sans se faire prier et dégustait d'un air de fin connaisseur, tout en accompagnant ses rasades de souhaits solennels de nouvelle année à l'adresse de la

maîtresse du logis: — « Prospérité et longue vie à notre chère, dame! »

Inhabile à varier ses formules, celles-ci se répétaient à plusieurs reprises, tant que durait le contenu de la bouteille.

Mais cette fois, il trouva une variante, et d'un geste déclamatoire élevant son dernier verre, il dit gravement:

— Madame la baronne, prospérités à nos affaires!

— Dieu le veuille, murmura-t-elle sourdement en passant ses doigts décharnés sur le couvercle de sa tabatière.

Encouragé par cette réponse, il pencha vers elle sa face cramoisie:

— Eh bien, madame la baronne; — il lui donnait ce titre pour mieux l'enjôler, — si nous profitons de ce dernier jour de l'année pour conclure la nôtre?... —

— Laissons-la à l'an qui vient, répartit vivement la dame. Demain à la bonne heure. Venez après votre dîner... nous en parlerons, et si vous êtes raisonnable... le Grand Pré sera à vous... Mais pour ce soir faisons le loto.

Il dut s'y résigner.

La soirée s'avavançait. Les parties s'allongeaient, se terminaient, pour recommencer avec la même pesante monotonie.

La pendule sonna dix heures.

— Madame la baronne, il est diablement tard, exclama Jean-François, en baillant à se démettre la mâchoire.

— Encore une partie, syndic...

Celle-ci finie, il recula sa chaise, et voulut objecter que sa femme l'attendait...

— Encore une, la dernière... syndic... et vous pourrez partir...

Pas à répliquer. La tête alourdie il se remit à tirer les jetons du sac, appelant les numéros d'une voix de plus en plus traînarde et chantante:

31... 22... 61... 49...

Tout à coup l'immobilité de sa voisine lui fit lever les yeux.

Il eut un soubresaut.

Le visage décomposé et bleui de la châtelaine lui en disait assez. Elle était morte.

Deux jours après, suivie d'un petit cortège de parents éloignés, et de toute la population masculine du village, elle fut portée au cimetière. On la déposa à l'angle nord de l'enclos, une place où depuis longtemps on n'ensevelissait plus personne, et qu'en mémoire du vieux temps, on appelait « le coin des seigneurs! »

On prétend que M. le syndic fut longtemps à se remettre de l'émotion qui le secoua le soir de la St-Sylvestre.

Ce qui toutefois, quelques mois plus tard, ne l'empêcha pas d'arrondir son bien, en achetant, non seulement le Grand Pré, mais aussi le château où il alla s'établir avec les siens, laissant pour logement à son fils aîné qui venait de se marier, la maison où il était né.

FIN

MARIO***

La livraison d'octobre 1922 de la Bibliothèque Universelle et Revue Suisse contient les articles suivants:

Jaq. Adamina: Le Major Davel au théâtre. — Ed. Martinet: Insinuations sur un des mystères du style. — Eden Phillpotts: Encore un petit chien de bruyère. — E. Kipfer: Le développement territorial de la Serbie. — W. Mayr: La réforme de l'enseignement secondaire en France. — Chroniques allemande; italienne; suisse romande; scientifique; politique. — Revue des livres.

La Bibliothèque Universelle paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages. Pour tous les pays de l'Union postale: Un an 33 fr. Six mois, 17 fr. Pour la Suisse 26 fr. et 14 fr. On s'abonne à Lausanne, Bureau de la « Bibliothèque Universelle. »

L'Almanach du Conteur Vaudois POUR 1923

est paru. Il est en vente au prix de 60 centimes. L'administration du Conteur Vaudois l'enverra aussi contre remboursement, port en sus.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

Pour les chômeurs de la Chaux-de-Fonds.

Donnant suite à l'appel adressé aux Vaudoises par Mme Loeffler-Delachaux, Mme Barraud (Bussigny-Mex-Penthalaz) vient d'envoyer à la Chaux-de-Fonds, par grande vitesse, cent kilos de légumes et de fruits.

Entraide intercantonale.

Un appel pressant a été adressé aux membres de l'Association des Vaudoises dans le dessin de recueillir fruits et légumes dans les campagnes et de les expédier aux horlogers nécessiteux des villes de La Chaux-de-Fonds et du Locle qui, depuis 1918, subissent les effets d'une crise industrielle extrêmement forte. Immédiatement des collaborations ont été assurées à cette œuvre d'entraide intercantonale et des mesures ont été prises pour la réception des envois et pour leur distribution. Afin de faciliter toutes les personnes qui auront quelque chose à donner, le comité de La Chaux-de-Fonds prend à sa charge les frais d'expédition et de renvoi immédiat des emballages. Les envois devront être expédiés en port dû, avec la mention du nom et de l'adresse du donateur, au « Comité d'entraide aux chômeurs nécessiteux, La Chaux-de-Fonds ». Ils seront reçus du samedi 14 au lundi 23 octobre. Les emballages seront consciencieusement renvoyés avec un accusé de réception.

Un premier envoi de cent kilos de marchandises a été fait par les soins de la section de Bussigny de l'Association des Vaudoises. A ces femmes dévouées, un sincère merci. Que leur exemple soit suivi.

Pour la « Semaine Suisse ».

Le Comité lausannois de la « Semaine Suisse » (21 octobre-4 novembre), dont fait partie Mme Julia Schnetzler, attire l'attention des Vaudoises sur l'importance économique de cette manifestation nationale. En raison de la crise économique, les « Vaudoises » se doivent de soutenir, par leurs achats, par la parole et par leur exemple, l'industrie suisse.

La réunion de Cossonay.

L'auteur du compte-rendu de la réunion des Vaudoises à Cossonay, que nous avons publié samedi dernier se plaint que nous ayons trop abrégé son article, ce qui lui a valu des observations de plusieurs membres de la Société. Nous tenons donc à dire ici que nous avons seul toute la responsabilité de ces abréviations, que nous a imposé le peu de place dont nous disposions.

Notre honorable correspondante nous demande de même de remercier de leur peine et de leurs amabilités, au nom des « Vaudoises » de tout le canton, les personnes de Cossonay qui avaient bien voulu accepter la mission d'organiser la réunion.

Royal Biograph. — Pour cette semaine, la direction du Royal Biograph s'est assurée un des meilleurs films italiens édités ces temps derniers, « Théodora », merveilleux film à grand spectacle avec le concours de Rita Jolivet, la séduisante vedette française, dans le rôle de Théodora. Au même programme, un documentaire sportif de tout premier ordre, « Mademoiselle Suzanne Lenglen sur le tennis », film démonstratif tourné avec le concours de la championne du monde de tennis. Dimanche 15, deux matinées à 2 h 30 et 4 h 30. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 6 h. 30. Orchestre renforcé.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois jusqu'au 31 décembre 1922 pour

2 fr. --

en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bros.